

Expériences sur les différentes manieres d'élever les abeilles

Autor(en): **Grouner, Gottlieb Sigism.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **13 (1772)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-382720>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EXPÉRIENCES

S U R

LES DIFFÉRENTES MANIÈRES

D'ÉLEVER LES ABEILLES,

P A R

GOTTLIEB SIGISM. GROUNER.

EXPÉRIENCES

S U R

LES DIFFÉRENTES MANIÈRES

D'ÉLEVER LES ABEILLES.

JE n'entreprendrai pas de décider la question qu'on a lieu de faire à la vue de cette quantité d'écrits qui ont paru depuis quelques années sur le gouvernement des abeilles, savoir si nous y avons gagné, ou plutôt si nous n'y avons pas perdu : ce qu'il y a de sûr, c'est que d'une pratique très simple en elle-même, on est venu à bout d'en faire un art & un art très compliqué, un vrai grimoire principalement pour le paysan. Dès que des découvertes s'annoncent par quelque chose de rare & de singulier, elles ne manquent pas d'être reçues avec avidité, & adoptées avec empressement : aussi-tôt l'on abandonne les anciens usages, & du moment que la curiosité est satisfaite, l'économe sensé se demande ; à quoi bon tout cela ?

Chaque pays, chaque auteur, peu s'en faut, a ses idées particulières ; chacun vante les siennes comme les meilleures. Plus il paroît de

livres , plus on nous annonce de découvertes nouvelles au fujet des abeilles , plus l'embaras augmente , moins nous favons quel parti prendre. Il fe peut , il eft vrai , que chaque nouvelle invention , chaque nouvelle manière de gouverner des ruches ait quelque avantage fur les autres : mais pour être en état de choisir la meilleure , il faut auparavant les avoir toutes effayées. Or comme les abeilles ont fait , depuis plusieurs années , un objet de mes occupations , j'ai fait tous ces effais , & crois qu'il eft de mon devoir d'en rendre compte à la louable fociété ; je vais m'en acquiter avec plaifir.

PREMIERE MANIERE.

La première manière d'entretenir un rucher eft par le moyen des effaims , ce qui fe fait , lorsqu'abandonnant les abeilles à la nature & à elles-mêmes , l'on a foin de ramaffer les effaims qu'elles jettent. Comme cette manière eft très connue dans toutes nos provinces Allemandes , je ne crois pas néceffaire de m'y arrêter beaucoup.

Cette manière , fans contredit , eft la plus fimple , celle même qui paroît la plus propre à la nature de ces précieux infectes. Tous les animaux trouvent dans leur instinct tout ce qui eft néceffaire à leur multiplication & à leur confervation , & qui peut méconnoître en cela la main du Tout-puiffant , & douter que cet arrangement ne foit le meilleur ? Nous

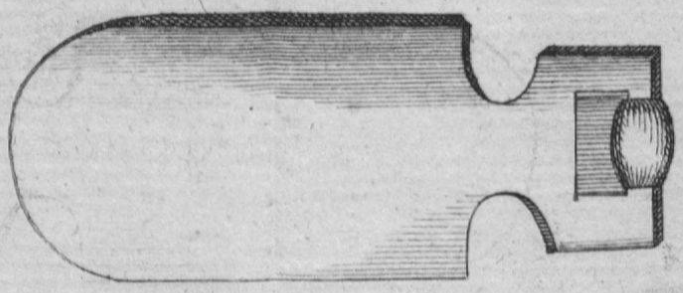
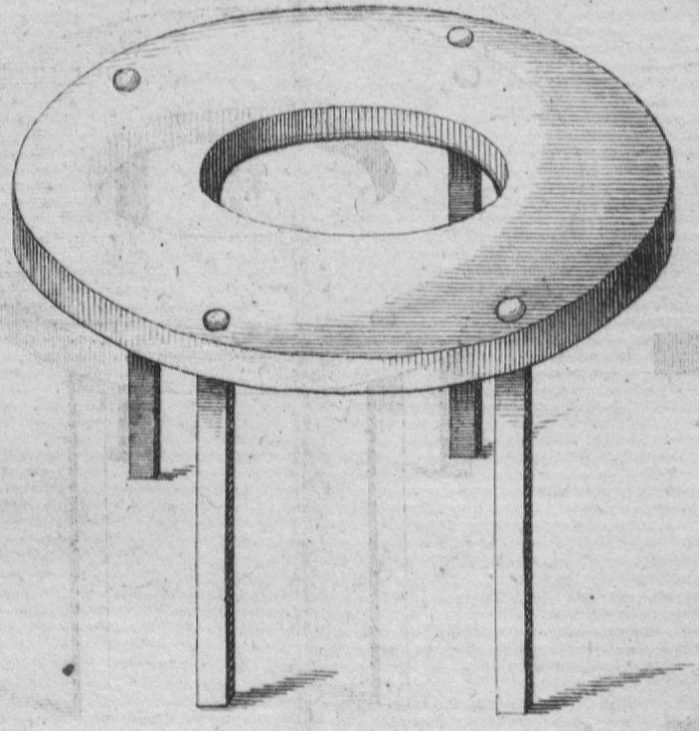
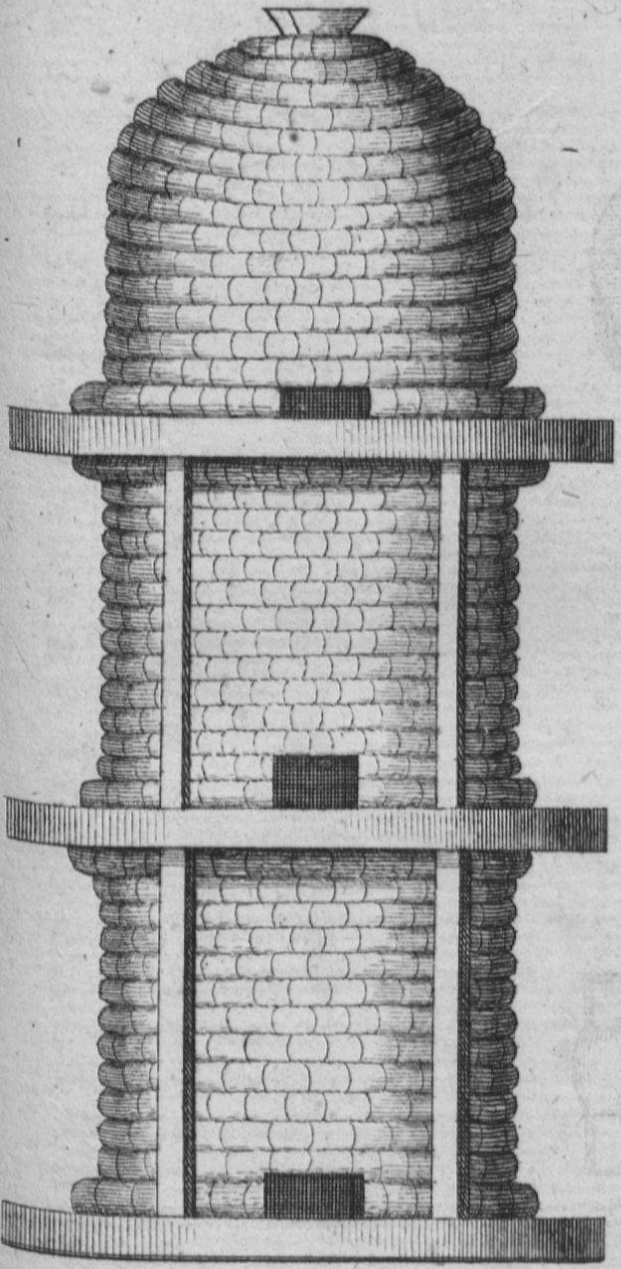
pouvons, à la vérité, aider à la nature en suivant ses indications, & tirer par nos soins & notre industrie un parti plus avantageux de ses opérations, les perfectionner, & nous en assurer la jouissance.

Pour tirer parti d'un rucher entretenu par le moyen des essaims, l'on s'y prend de deux façons.

10. En coupant ou en châtrant les ruches. La coutume ordinaire est d'enlever en automne & même au printems, à chaque ruche, les rayons de miel qu'on croit superflus, & il arrive fort souvent qu'on enlève en même tems ceux qui sont nécessaires aux abeilles pour passer leur hyver; & comme il faut qu'elles fassent, de même que les hommes, leurs provisions en été pour avoir de quoi vivre pendant cette ingrate saison, il arrive fréquemment que si en automne on leur en retranche trop, & qu'il survienne un hyver long ou un printems pluvieux, il faut qu'elles périssent de faim pendant l'hyver ou au moins au printems. Ont-elles le bonheur de se soutenir jusqu'à cette saison, elles ont assez à faire, pendant tout le printems & l'été, à remplir le vuide de leurs ruches, & alors il ne faut plus compter sur des essaims: & si de plus l'été vient à être fâcheux, elles pâtissent de misère, & périssent à la fin pendant l'été même ou au plus tard pendant l'hyver, à moins qu'on ne leur restitue autant & même plus qu'on ne leur a pris en automne.

Cette conduite est la plus mauvaise & la

plus dangereuse de toutes, principalement lorsqu'on n'a pas eu la précaution de s'assurer auparavant de la quantité de miel que contient chaque ruche en la pesant. Une ruche d'une grandeur ordinaire dans ce pays doit peser, en automne, au moins vingt livres, y compris la planche sur laquelle elle est placée, (qui ne doit pas avoir plus d'un pouce d'épaisseur, ni déborder la ruche plus qu'il ne faut) si l'on ne veut pas courir risque de laisser les abeilles dans la disette jusqu'au printemps, ou qu'elles ne périssent tout-à-fait. Une vieille ruche doit encore peser une couple de livres de plus, parce que les vieux gâteaux sont beaucoup plus épais & plus pesans, & les cellules beaucoup plus étroites, & contiennent par conséquent beaucoup moins de miel; ainsi donc il se trouve dans une vieille ruche au moins deux livres de miel moins que dans une jeune d'un poids égal. Ce défaut d'attention à connoître en automne la richesse d'une ruche par son poids est la cause du peu de profit qu'on retire dans ce pays de cette branché de l'économie rurale; mille exemples peuvent en faire foi. L'on veut absolument avoir du miel, on coupe, on chatre les ruches à tout hazard. Se conservent-elles jusqu'au printemps, elles ne donnent point d'essaims, & ne peuvent même acquérir assez de forces. Quel profit donc peut attendre d'un rucher celui qui le gouverne de cette manière? Il est ordinairement obligé de donner à une ruche ce qu'il a pris à



une autre ; c'est-là précisément ce qu'il y a de plus dangereux & de plus mauvais dans cette économie que cette obligation d'avitailier les ruches pauvres. D'un côté, celles-ci consomment ce que les ruches riches vous ont donné, & de l'autre, ces nouvelles provisions sont infailliblement un apas qui attire les abeilles larronesses. Les abeilles, de même que les hommes, sont exposées aux trois grands fléaux, la peste, la guerre & la famine. La coupe des ruches cause la famine, le ravitaillement occasionne la guerre, & la négligence à nétoyer les ruches engendre la peste. Quand au printemps vous donnez à une ruche de nouvelles provisions, quoiqu'avec toute la prudence & les précautions possibles, l'odeur du miel ne manque jamais d'attirer les abeilles larronesses, & la guerre s'ensuit, qui fait inévitablement périr un grand nombre de vos abeilles ; car dans ces cas-là, il en reste un tiers dans la ruche pour résister à l'assaut, qui auroient pu sans cela continuer leur récolte. Que ceux qui élèvent des ruches parlent de bonne foi, ils avoueront que rarement ce ravitaillement de ruches a eu quelque succès. J'indiquerai plus bas ce qu'il y a à faire de mieux pour n'être pas obligé de recourir à cet expédient, & pour garantir les ruches du pillage & de la guerre qui l'accompagne.

Une autre cause des mauvais succès qu'on éprouve est celle-ci : vient-il un essaim ? on l'enruche, & puis on l'abandonne à son sort. Est-il foible ou tardif, tels que sont, suivant

moi, tous ceux qui viennent après la mi-Juin, qui ne peuvent pas paroître plutôt, par la raison qu'on leur a enlevé en automne leur meilleure provision: cet essaim tardif, dis-je, ne pourra pas se fortifier assez; sur-tout si l'été n'a pas été favorable, il aura peine à passer l'hyver. A-t-il cependant ce bonheur? ou le printems lui fera funeste, ou il faudra pour le soutenir recourir au moyen usité, lui fournir de nouvelles provisions qui attireront sans faute les abeilles larronesses; sa ruine alors est complète. Si l'on veut prévenir ce malheur, il faut marier deux ou trois de ces essaims tardifs, pour qu'ils puissent, en réunissant leurs forces, remplir leur magasin.

2°. La seconde manière de faire valoir un rucher qu'on entretient au moyen des essaims est la méthode d'étouffer en automne avec le soufre les abeilles des ruches que l'on juge mauvaises, superflues ou surnuméraires, pour pouvoir s'emparer de toute leur provision, en épargnant, en revanche, toutes celles que l'on destine à devenir mères-ruches, & à donner des essaims l'été suivant, au miel desquelles l'on ne touche pas. J'avoue franchement que cette manière me paroît être la plus simple, la plus sûre & en même tems la plus profitable; je dirai même la plus nécessaire, lorsqu'un rucher est une fois bien établi, que l'on est parvenu à se procurer des ruches bien peuplées & le nombre que vous en voulez. Je puis, par exemple, placer sur

mon rucher vingt ruches, ou je ne veux en avoir que ce nombre & pas davantage. Si je n'ai que des ruches fortes & jeunes, ce qui, pour le dire en passant, doit être la première règle, je puis espérer, année commune, d'avoir dix essaims, même vingt & plus si l'année est très favorable, parce qu'ordinairement les abeilles n'essaient pas toutes les années, hormis dans des climats très doux. Si je me défais chaque automne de toutes les ruches dont je ne puis pas espérer des essaims l'année suivante, & que je garde seulement les fortes & les jeunes pour en faire des souches, mais principalement les jeunes essaims qui ont toute leur force, & aussi les ruches qui n'ont pas essaimé dans l'année, & qui par conséquent promettent de jetter de meilleure heure l'année suivante; un plus grand champ s'ouvre à mes espérances; je puis me flatter qu'au bout de quelques années heureuses le nombre de mes ruches sera très considérablement augmenté: mais je ne pourrai pas les garder toutes, qu'en faire? je ne puis pas les aller vendre au marché: je n'ai donc pas de meilleur parti à prendre que celui de m'approprier leurs trésors, & d'en faire de l'argent si je le trouve à propos; je passerois avec raison pour un très mauvais économiste, si je ne le faisois pas.

Tout le savoir faire repose donc ici sur deux règles principales & très simples. La première, c'est de ne garnir mon rucher que de ruches fortes, j'appelle ruche forte celle qui est bien

peuplée & remplie de gâteaux continués jusques près de la planche, & qui peut peser environ trente livres, à moins qu'elle ne soit des plus grandes. Elle ne doit pas avoir plus de cinq ans; plus elle est jeune, meilleure elle est, & elle doit avoir jetté de bonne heure l'année précédente ou point du tout, & avoir tué les faux bourdons pour le plus tard au mois d'Août. La seconde règle est de ne point prendre de miel à ces ruches-là en automne, mais de prendre tout celui des autres. De cette manière l'on ne risque pas de perdre ses ruches en hyver, & de plus l'on peut se promettre un beaucoup plus grand nombre d'essaims, égal peut-être à celui des fouches, & ensuite s'emparer en automne de la provision d'un bon nombre de ruches: ce qui donne un profit bien autrement grand que si l'on enlève à chaque ruche une couple de gâteaux que l'on fera peut-être obligé de distribuer aux abeilles nécessiteuses, en exposant les premières au danger de mourir de faim, ou au moins en les rendant incapables d'essaimer l'année suivante. Quelle économie peut-on imaginer plus simple, plus sûre, plus courte, plus conforme à la nature des abeilles, & en même tems plus profitable que celle-là. Aucune ne me rend si bien le maître d'avoir toujours des ruches fortes, & dès-là plus d'essaims & de meilleure heure. Or c'est de la quantité & de la bonté des essaims que dépend le profit qu'on retire d'un rucher;

car autant d'essaims que je gagne chaque année, autant de ruches puis-je dépouiller.

N'a-t-on pas encore le nombre de ruches qu'on se propose d'avoir, ou veut-on, pour certaines raisons, en conserver quelques-unes de médiocres pendant l'hiver pour augmenter le nombre? ou bien, l'été est-il si défavorable que les abeilles ne puissent pas faire la provision qu'il leur faut, & aient peine à passer l'hiver, je suis obligé de veiller à leur conservation & à leur subsistance, & c'est ce que je ne puis pas effectuer plus efficacement qu'en sacrifiant à cet effet tout le miel d'une ruche. Je donne donc à l'entrée de l'hiver à celles qui en ont besoin un bon morceau de gâteau que je place dans leur ruche que j'ai soin de bien fermer. Voilà la manière la plus sûre de faire un ravitaillement, parce que de cete façon je préviens le pillage.

Mais comment doit-on s'y prendre pour n'avoir que des ruches fortes? Aucun harpagon n'y réussira qui châtrera ses ruches en automne. Il ne faut pour cela que les laisser d'abord se fortifier, & pour cet effet leur laisser toute leur provision. Ne peuvent-elles pas parvenir à ce point-là la première année? point de léfine; pourvoyez en automne à leur subsistance, comme nous venons de le dire, & n'exigez pas encore de rétribution; attendez qu'elles aient acquis toute leur force.

Personne certainement n'a mieux écrit sur le gouvernement des ruches, n'est entré dans un plus grand détail, & n'a donné de meilleures

règles à cet égard, que *Schmidt* dans son traité intitulé, *bienen-bau in körben, oder nieder Sächfischer bienen-vater* (a), dont je recommande la lecture.

SECONDE MANIÈRE.

La seconde manière de gouverner les ruches est par le moyen des colonies ou des essaims artificiels. Mr. le pasteur *Schyrach* est l'inventeur de cette méthode toute nouvelle. Dans une caisse qu'il apelle royale (*wiesel kisten*) dans laquelle il met du couvain de trois jours, un peu de miel, un morceau de rayons vuides, & une poignée d'abeilles, on fait d'abord éclore une reine, on la met dans un panier & du peuple auprès d'elle. Affurément Mr. *Schyrach* mérite bien des louanges & de la reconnoissance pour une invention aussi singulière & passablement incompréhensible, quoique cependant je fois encore bien éloigné de croire que cette invention soit aussi utile à l'économie que celle de la boussole à la navigation; tout au plus elle pourra être de quelque utilité pour des savans économes de cabinet, mais point du tout pour les gens de la campagne. Par un grand bonheur, Mr. le pasteur *Eyrich* a simplifié & facilité cette méthode à un point qu'elle peut être comprise,

(a) Gouvernement des abeilles dans les paniers, ou le père bas - Saxon des abeilles.

& suivie par chaque payfan : bref, elle consiste en une tromperie qu'on fait aux abeilles, en une substitution de paniers ou de ruches, c'est-à-dire, qu'on prend d'une ruche bien conditionnée un morceau de gâteau à couvain avec du couvain de trois sortes, & surtout de trois jours; un morceau de rayon de miel, & un autre de rayon vuide : l'on y ajoute ensuite deux poignées d'abeilles, l'on place cette nouvelle ruche à la place qu'occupoit la vieille, & cela à midi, afin que les abeilles de la vieille ruche qui se trouvent alors aux champs entrent dans la nouvelle ruche la prenant pour l'ancienne, & en augmentent le peuple. L'on doit tenir l'ancienne ruche dans un endroit éloigné pendant quelques semaines, pour éviter que les abeilles des deux ruches ne se rencontrent; alors il doit arriver qu'au bout de douze à seize jours la nouvelle colonie se procure une reine, & fait ainsi un essaim artificiel. Cette opération peut se faire de deux manières différentes, l'une en mettant au commencement du printems le panier que vous destinez à être souche dans un lieu séparé, à quelque distance du rucher; en laissant en cet endroit la ruche qui doit devenir sa colonie, & replaçant ensuite sur le rucher la souche ou mère-ruche, ou bien on laisse la souche sur le rucher, & on met le nouveau panier à sa place quand la mère-ruche est transportée, quelque tems après, dans un lieu éloigné; ces deux manières reviennent au même.

J'attendis le printems avec impatience, curieux de faire l'essai de ces méthodes. Je me mis à l'ouvrage le 16 May, prenant pour guide Mr. *Eyrich* dans son plan d'une société physico-économique de Franconie, au sujet du gouvernement des abeilles : *plan einer fränkisch-physicalisch-œconomischen bienen-gesellschaft*. Je fis avec tout le soin & l'attention dont je suis capable ma première colonie, suivant la première méthode. Le 26 May je fis la seconde colonie en la tirant de la même souche, & le 7 Juin je fis la troisième ; ces deux dernières suivant la seconde méthode. Je m'aperçus bientôt que toutes les trois se mirent incessamment à travailler, & que deux avoient même construit des cellules royales où se trouvoient des couvains de reines ; je vis même des abeilles chargées de butin. Cela me réjouissoit beaucoup, mais je remarquai bientôt à la première & à la seconde colonie, que malgré que j'eusse placé dans leurs paniers autant d'abeilles que Mr. *Eyrich* prescrit, il n'y en avoit cependant pas assez 1°. pour couvrir les gâteaux à couvain, 2°. pour amasser des provisions suffisantes, & 3°. pour repousser les abeilles larronesses que l'odeur du miel y avoit attirées en quantité : en conséquence je pris pour ma troisième colonie un panier beaucoup plus petit & trois fois autant d'abeilles. Toutes mes trois colonies pourvues de leurs reines volèrent pendant une quinzaine de jours avec assez d'ardeur, mais le nombre des abeilles n'augmentoit point, il diminuoit plutôt :

je ne

Je ne pouvois pas me mettre dans l'esprit qu'elles fussent retournées à leurs anciennes ruches; elles en étoient à deux cents pas; & entre les unes & les autres il y avoit maison, grange, jardin & four; & le lieu où elles étoient placées leur présentoit un aspect tout différent; toutes les vraisemblances donc me portèrent à conclure que les abeilles voleuses étoient la cause de tout le désastre. Ce qui commença à m'inquiéter; non sans raison, car il survint en Juillet une couple de jours & de nuits froides qui achevèrent de les abîmer, malgré la précaution que j'avois eue de couvrir chacune de mes nouvelles ruches avec des paniers vuides pour les garantir de la bise qui souffloit alors: mais quand même cet accident des nuits froides ne seroit pas arrivé, je doute que mes colonies eussent pu jamais arriver à ce degré de force nécessaire; & cela par la raison que leur nombre diminuoit de jour en jour par les massacres qui suivoient l'irruption des abeilles larronnes: voici les conséquences que je tire de cette expérience.

1°. Cette manière de former des colonies est bonne, pourvu que l'on y apporte les attentions nécessaires.

2°. L'on ne doit employer que de petits paniers; il n'est pas nécessaire qu'ils ayent la grandeur & la forme des fûches.

3°. L'on ne doit pas se contenter de ne prendre qu'une couple de poignées d'abeilles, comme le veut Mr. *Eyrich*; mais il en faut prendre autant qu'un essaim naturel en demande,

parce que sans cela elles ne couvrent pas convenablement les gâteaux du couvain, elles n'amaissent pas assez de provisions, & elles ne sont pas assez en état de repousser les maraudeuses. Si un essaim naturel a de la peine à se mettre en forces, que peut-on espérer d'une foible colonie, vû qu'elle est occupée, pendant quinze jours au moins, à faire éclore une reine; ajoutez qu'elles sont moins en état de résister aux attaques de leurs ennemis.

4°. Précisément par cette raison, il faut que les colonies se fassent déjà vers la fin de May ou au commencement de Juin, parce que sans cela, si l'été est défavorable, il ne leur est pas possible qu'elles se fortifient.

5°. Il faut les nourrir les premières semaines si le tems est mauvais, & les bien couvrir contre le froid, sans quoi c'en est fait d'elles.

6°. Les essaims naturels ont beaucoup d'avantages sur les artificiels, parce que ceux-ci sont beaucoup plus délicats que les premiers. Un essaim naturel est déjà dès le commencement plus fort en nombre; il a déjà sa reine, & peut par conséquent se mettre d'abord à l'ouvrage: il a moins à craindre du froid, & les abeilles larronneuses sont moins dangereuses pour lui dans les premières semaines. L'on pourroit peut-être répliquer que des expériences répétées pourroient donner de nouvelles lumières, & qu'il se pourroit que j'eusse négligé quelques circonstances essentielles, mais

je réponds qu'il est toujours vrai que les essaims naturels sont exposés à infiniment moins de dangers que les essaims artificiels; ce qui suffit pour donner, sans hésiter, la préférence aux premiers.

7°. Veut-on absolument faire des colonies, il faut au moins que cela se fasse sans diminuer l'attention due aux essaims naturels, je veux dire que l'on doit tirer sa colonie d'une souche que l'on présume ne devoir pas jeter dans l'année, & pouvoir conserver encore assez de force après cette extraction. Ma colonie, au reste, prospère-t-elle? je puis en automne m'emparer de la souche & de son butin.

Comme donc il est démontré, par tout ce qui vient d'être dit, que les essaims naturels sont infiniment à préférer aux essaims artificiels, l'on peut donc demander à quoi bon tous ces raffinemens & cette violence qu'on fait à la nature? Cette idée de forcer ainsi la nature, idée qu'on ne peut effectivement pas assez admirer, n'est venue que de l'envie d'avoir des essaims de meilleure heure. Il se peut que cette invention peut être utile à Mrs. les bas-Saxons à qui elle est due, & qu'elle leur est même nécessaire. Comme leurs ruches sont de bois, elles essaient plus tard, & comme le pays est plus au nord, ils ont le printemps plus tard: mais chez nous tous ces expédiens sont superflus, & ne sont point à conseiller.

1°. Parce que dans notre pays les essaims viennent ordinairement avant le mi-Juin &

148 DIFFÉRENTES MANIÈRES

prospèrent, & que d'un autre côté, quoi que nous soyons plus au sud, nous sommes souvent exposés, à cause du voisinage des montagnes de glace, à des vents froids très piquants, funestes à des colonies encore tendres comme étoient les miennes.

2°. Parce qu'ordinairement il ne dépend que de nous d'avoir des essaims de bonne heure, il n'y a qu'à ne point prendre de miel des ruches qui doivent essaimer l'année suivante, elles se trouveront prêtes à cela déjà à l'entrée du printems.

3°. Parce que nous savons maintenant que pour remédier à la foiblesse des essaims tardifs, il n'y a qu'à les marier, & qu'on peut le faire avec succès.

TROISIÈME MANIÈRE.

La troisième manière d'entretenir un rucher est par le moyen des magasins, ou paniers à colonies : elle est de l'invention de Mr. *Eyrich*, & doit réussir, dit-on, en plusieurs endroits de l'Allemagne. Elle consiste à mettre des hausses aux ruches d'abord à l'entrée du printems, & aussi-tôt que la première est remplie à y en ajouter une seconde : de cette manière, on empêche la sortie des essaims, & d'un autre côté on fait que la provision de miel s'augmente : on enlève ensuite en automne le miel superflu au haut de la ruche, & l'on ferme derechef la hausse supérieure avec un couvercle. Ou bien, en suivant la méthode de

Mr. *Wildman*, lorsqu'une hauffe est remplie on lui en substitue une autre vuide, & en automne on y remet ce qui est nécessaire. Comme ces deux méthodes reviennent au même, j'en traiterai aussi en même tems : j'observerai seulement que la première me plait beaucoup mieux, parce que par cette méthode les vieux rayons & la plus grande quantité de miel restent toujours en haut, qu'on peut les prendre, & que de cette manière la ruche se rajeunit toujours, sans courir risque qu'on emporte du couvain.

J'ai fait un essai de cette méthode. Sur la fin de Février 1769, je fis choix de deux ruches jeunes & petites auxquelles je mis des hauffes faites de paille & du même diamètre que les ruches, savoir de quatorze pouces, & de cinq pouces de hauteur, avec une planche entre deux qui avoit une ouverture d'un empan : sur ces hauffes j'avois fixé de petits batons larges d'un pouce, & dans la même direction que les gâteaux de la ruche. Je crois ces hauffes les meilleures, parce que de cette manière on peut les enlever aisément sans rien gêner, au lieu que si l'on ne met point de planche entre deux, les abeilles ne feront qu'allonger les vieux rayons, de façon que si on les veut tailler, soit par le haut, soit par le bas, dans toute leur longueur, on ne fait qu'un gachis, que gêner du couvain, & faire périr des abeilles, peut-être même la reine; & ce qui est encore pire, qu'attirer les abeilles larronesses par l'odeur que répand le miel écoulé.

Voilà le malheur, suivant moi, le plus à craindre dans le gouvernement des ruchers, au moins lorsqu'il y en a d'autres dans le voisinage.

L'été de 1769 fut froid & pluvieux, & je trouvai en automne mes hausses tout-à-fait vuides. Je remis au commencement de Mars 1770 les mêmes hausses sous mes deux ruches : l'été qui suivit ne fut pas trop favorable aux abeilles ; je trouvai en automne une de mes hausses remplie de rayons vuides, & l'autre de la seconde ruche absolument vuide. Au commencement de Mars 1771, je plaçai de nouveau les mêmes hausses sous mes deux ruches-colonies, & comme le printems fut incomparablement plus beau & plus chaud que ceux des deux années précédentes, je m'attendis à trouver au commencement de Juin mes deux hausses toutes pleines, au moins en grande partie, & mes ruches qui pesoient chacune près de quarante livres accrues en peuple : en conséquence, je n'hésitai pas à leur donner une seconde hausse, d'autant plus que le reste de l'été fut très beau : je me flattai de l'espérance d'une très riche récolte, à cause surtout que les abeilles avoient travaillé avec une grande diligence : mais je fus cruellement trompé dans mes espérances, lorsque je trouvai en automne mes ruches, à la vérité bien garnies & pesantes, mais mes deux hausses tout à fait vuides ; voilà quel fut le résultat de mes expériences.

Comme donc Mrs. *Eyrich & Wildman*, ces

deux grands patrons des abeilles, de même que Mr. *Reinhardt* dans son écrit couronné par la société Palatine, intitulé *treugemeinte auffmunterung zu der bienen-zucht in magazin korben* (a), ont préconisé cette méthode, d'après leur propre expérience, comme étant la plus excellente & la plus lucrative, & que je ne dois pas croire qu'il entre de l'exagération dans leurs éloges, il faut qu'il y ait eu d'autres raisons qui ont fait que mes essais n'ont pas aussi bien réussi que les leurs : cela vient-il de la différence des climats ? & qu'à cause du voisinage des montagnes de glace nous sommes plus souvent exposés à des vents froids ? mais toutes les autres manières d'élever des abeilles s'en ressentiroient : & comme les abeilles ne travaillent que par instinct & suivant qu'elles l'ont vu & l'ont appris, il faut peut-être les dresser & les accoutumer auparavant à cette nouvelle méthode, & à s'occuper uniquement à la fabrication du miel, en laissant de côté le soin de leur propagation. Mon expérience donc ne me paroît rien moins que décisive ; au contraire, je compte de la continuer cet été que mes deux colonies, avec leur hausse, se trouvent très fortes. Peut-être, & il y a beaucoup d'apparence, que le mauvais succès de mon expérience vient de ce que les deux ruches que j'avois choisies n'étoient

(a) Exhortation sincère à élever des abeilles dans des ruches-magasins.

pas au commencement assez fortes , & que les fâcheux étés de 1769 & de 1770 ont empêché qu'elles le devinssent.

Quoiqu'il en soit, il s'agira toujours de savoir si cette méthode est plus avantageuse que la méthode des essaims ordinaires. Supposé que je puisse prendre toutes les années, les supposant bonnes, deux hausses pleines qui peuvent faire la valeur d'une ruche: je puis, d'un autre côté, espérer deux essaims de chaque ruche en deux années, que je suppose également bonnes, par la méthode des essaims ordinaires. Mon espérance ici est comme certaine, mais là elle est fort incertaine. Si je suppose à présent qu'au cas, par exemple, que je voulusse laisser essaimer mes deux colonies cette année, chacune pût me donner deux beaux essaims, & que ceux-ci me donnassent l'année suivante chacun seulement un essaim quoiqu'ils puissent m'en donner deux, j'aurois en deux ans quatre essaims de chacun, sans compter les vieux. Maintenant si je veux, par ma méthode, saisir chaque année le butin des ruches qui ont essaimé; en les étouffant, j'aurai pour profit de chaque mère-ruche trois ruches remplies dont je pourrai me défaire, & une que je garderai pour me donner des essaims l'année suivante, dans le tems que par la méthode des colonies je n'aurai que quatre hausses de chacune en deux années également bonnes, lesquelles quatre hausses ne font que la valeur de deux ruches; ce qui, comme on

voit, n'aproche pas de beaucoup de ce que produit la méthode des essaims.

Quel est donc le motif qui a fait imaginer cette méthode des colonies à Mr. *Eyrich*, qui l'a fait adopter par d'autres personnes, & lui a attiré tant d'éloges ? il n'en est point d'autre que celui d'éviter le cruel massacre des abeilles, suivant l'aveu même de Mr. *Eyrich*. Si donc il y a quelque réalité dans les conjectures que j'ai faites ci-dessus sur le mauvais succès de mes expériences, comme j'ai lieu de le croire, tous ceux dont le cœur sensible se révolte à l'idée de massacrer cruellement des familles entières innocentes, ne pourront pas, suivant toutes les apparences, trouver une méthode de gouverner les abeilles plus commode, & peut-être aussi plus utile.

QUATRIEME MANIERE.

La quatrième manière de gouverner les abeilles est celle dont Mr. l'apotecaire *Riem* a donné l'idée dans la pièce que l'académie électorale Palatine couronna en 1769, intitulée *von der besten bienen-zucht*, de la meilleure manière de gouverner les abeilles : sa méthode consiste à partager une ruche en deux, ce qui se fait de la manière suivante. Aussi-tôt que la saison d'essaimer aproche, & que l'on s'aperçoit qu'une ruche est sur le point de jetter, on lui donne une hausse ou un second panier, & on met entre deux une planche per-

cée d'un grand trou rond. Voit-on les abeilles quitter le panier supérieur & rester suspendues dans la hausse, comme un nouvel essaim qui s'y seroit attaché, l'on ferme alors le trou de la planche au moyen d'une coulisse faite à ce dessein, & l'on sépare ainsi le jeune essaim du vieux : alors le point capital est de savoir si ce jeune essaim qui s'est rendu dans la ruche inférieure est pourvu d'une reine ou non. Ne l'est-elle pas ? ce jeune essaim n'est bon à rien. Mais on peut le connoître, dit Mr. *Riem*, quand on voit les abeilles se tenir accrochées, travailler & apporter du butin. Si l'on ne voit pas cela, il faut rouvrir le trou & rétablir la communication entre les deux paniers, jusqu'à ce qu'on soit assuré que le panier inférieur a aussi sa reine.

J'essayai aussi de cette nouvelle invention l'été passé. Dans une ruche que je crus prête à jeter, & sous laquelle j'avois mis une hausse d'une bonne capacité, je séparai un groupe d'abeilles qui s'y étoit jetté & qui avoit formé un petit essaim, de celles du panier supérieur. Cet essaim se mit à travailler comme les abeilles d'enhaut, mais je trouvai le soir leur nombre sans comparaison plus petit. Je conjecturai donc qu'elles rentroient dans le panier supérieur : pour m'en assurer, je poudrai les abeilles du bas, & ma conjecture se trouva vérifiée : mais je ne pus pas également m'assurer si la hausse étoit pourvue d'une reine ou non ;

il n'en falut pas d'avantage pour me faire renoncer à cette méthode.

Car 1°. L'on ne peut jamais favoir avec certitude fi une ruche est prête à jetter. Si une ruche qui ne l'est pas vient à être partagée, les abeilles auffi-tôt ne se reconnoiffent plus les unes les autres, ne se peuvent plus souffrir, d'où s'ensuit le carnage & la ruine totale de l'effaim qui n'a point de reine.

2°. L'on ne peut auffi jamais favoir avec certitude fi l'effaim de la hausse a fa reine : de cette manière l'on court risque de perdre un effaim naturel, au moins de le retarder, fans obtenir celui que vous vouliez vous procurer.

3°. Mais quand une ruche est prête à effaimer, qu'est-il besoin d'artifice ? Je n'ai qu'à la laisser faire ; un effaim naturel vaut toujours infiniment mieux.

L'on dit que par ce moyen l'on s'évite l'embaras & la peine de recueillir l'effaim : mais un homme qui se fait un plaisir de son rucher n'abandonne pas volontiers cette peine à un autre ; elle est un amusement pour lui. L'on dit encore qu'un autre avantage de cette méthode est que par son moyen l'on ne risque pas de voir un effaim s'envoler & se perdre : mais outre que ce malheur arrive très rarement aux personnes entendues & vigilantes, je dirai que le danger de l'autre méthode est incomparablement plus grand.

J'ai fait voir ci-dessus que la manière de gouverner & de tirer parti d'un rucher, la

meilleure & la plus profitable étoit celle d'avoir des essaims, & d'étouffer les surnuméraires; elle l'est certainement, je le répète. Plus mes ruches sont fortes, plus les essaims qu'elles donnent sont nombreux, forts & hâtifs : c'est le seul & unique moyen de n'avoir jamais que des ruches fortes, par conséquent aucune autre méthode ne me procurera plus d'essaims que celle-ci, donc autant d'essaims que je puis acquérir chaque année, autant de ruches bien riches dont je pourrai disposer chaque année. Quelle méthode a plus d'avantages? Veut-on des démonstrations tirées de l'expérience? interrogez toute la basse-Saxe, & lisez le traité de Schmidt cité plus haut. Mais sans chercher des preuves si loin, j'en trouve dans le voisinage, je veux dire l'exemple de feu Mr. le Banneret Neuhaus à Bienne, qui a toujours suivi cette méthode pendant quarante ans qu'il a gouverné des abeilles, & cela, comme on fait, avec le plus grand succès.

Quelle raison peut-on donc avoir d'abandonner cette ancienne & heureuse méthode? il n'y en a qu'une; tout le monde la connoit. Quelle barbarie, dit-on, de faire périr par le feu & le souffre un insecte si innocent, si laborieux & si utile, en reconnaissance du précieux présent qu'il nous fait tous les ans, sans peine & sans frais de notre part! Il me faut donc répondre encore à cette difficulté que presque tout le monde fait, & même de

très habiles écrivains; je dois m'armer de courage & de résolution.

En réfléchissant avec un peu d'attention sur cette difficulté, l'on sentira que toutes ces clameurs qui se sont élevées contre la méthode d'étouffer les abeilles, toutes ces imputations de barbarie, d'ingratitude, de crime même, ne sont que des paroles en l'air sans aucune solidité. Quant au paysan, il s'en fait par superstition une affaire de conscience: il n'est pas possible, selon lui, d'avoir du bonheur avec les abeilles, si l'on traite ces insectes si utiles avec tant de cruauté. Les plus sensés ne voyent là dedans qu'un préjugé enraciné par l'habitude, favorisé & entretenu par ce sentiment de pitié qui nous est naturel, & parce qu'on se fait un honneur de sa sensibilité, sans bien examiner si cela est fondé en raison. L'unique but effectivement de toutes ces méthodes nouvellement imaginées est d'éviter cette cruauté. Il faut avouer que ce but est très louable, pourvu que la suite y réponde.

Je l'avoue, ceux qui nourrissent des abeilles s'y affectionnent ordinairement, & il leur en coûte beaucoup de les faire ainsi mourir de sang-froid. Mais quel est l'objet qu'on se propose dans une économie bien réglée, sinon de jouir du fruit de ses travaux légitimement acquis? quiconque veut le sacrifier pour ne pas blesser la sensibilité de son cœur, cela sans doute lui est permis, & suivant les apparences,

il n'hésitera pas à adopter la méthode des ruches-colonies.

Mais à juger de cette méthode en bon économe & sans préjugé, elle se présente sous un aspect bien différent. L'homme est sans contredit la plus noble des créatures, toutes les autres ont été créées pour lui; les unes sont destinées pour sa nourriture, les autres pour son habillement, & plusieurs autres pour l'une & l'autre. Les unes ne nous sont utiles que pendant leur vie, les autres qu'après leur mort & souvent dans ces deux cas. Combien de milliers de bêtes, grandes & petites, ne sacrifie-t-on pas tous les jours pour notre entretien, pour notre commodité & même pour notre plaisir? à l'occasion desquelles nous aurions également sujet de nous écrier, quelle cruauté! quelle ingratitude! A qui la mort de tous ces animaux arrache-t-elle des larmes? à quelque enfant peut-être. Pourquoi donc nous accuser de cruauté quand il s'agit d'abeilles, lorsqu'elles ne peuvent nous être bien utiles que par leur mort. Ne devons nous pas plutôt rendre des actions de grâces au Créateur qui nous a permis de tirer le parti le plus avantageux de toutes les créatures qu'il a sans contredit créées pour nous? Nous allons contre ses vues lorsque nous agissons autrement, & nous sommes de mauvais économes: cette conduite seroit contraire à ce que nous nous devons à nous-mêmes, à notre prochain & à l'état.

Un écrivain moderne, d'ailleurs excellent, pour rendre ridicule la méthode que je recommande, employe des comparaisons frappantes au premier coup d'œil, mais qui après mûr examen n'ont fait que m'affermir dans la préférence que je donne à ma méthode. Il dit donc qu'il est aussi absurde de tuer les abeilles pour avoir leur miel, qu'il le seroit de tuer une poule pour avoir son œuf, ou de couper un arbre pour avoir son fruit.

Une poule me pond des œufs, & de ces œufs elle me fait éclore des poulets. La jeune poule à son tour me pond des œufs dont il sort aussi des poulets, tandis que la vieille ne m'en fait plus autant que la jeune. Je me défais donc de la vieille, parce que la jeune m'est beaucoup plus profitable par ses œufs; d'ailleurs je mets à profit la chair de la vieille. Si je voulois garder toutes les vieilles & les jeunes poules, où les mettrois-je? Le plus sage parti donc que puisse prendre celui qui veut tenir des poules est de ne garder que des poules d'un an pour avoir des œufs, & de se défaire sans miséricorde des vieilles.

Il en est à peu près de même des arbres, hormis que les arbres durent incomparablement plus longtems que les abeilles & les poules, & qu'ils donnent par conséquent du profit incomparablement plus longtems: mais l'on tire aussi des rejettons d'un arbre, & quand le vieux ne donne plus de fruit, on le coupe pour faire place à un jeune.

Parlons maintenant des abeilles, aucune ne vit plus de deux ans ; & quand une bonne ruche a plus de quatre ans elle ne donne plus d'essaims , à moins que l'année ne soit extraordinaire , favorable & riche en miel. Les gâteaux deviennent noirs , les alvéoles petites , & le couvain ne vient pas à bien. La ruche me donne donc peu de profit , & incomparablement moins qu'une jeune. Si alors je sacrifie ma vieille ruche , ma vieille poule & mon vieux arbre pour des espèces plus jeunes , personne , j'espère , n'aura raison de me critiquer sur mon humanité ni sur mon économie.

Mais bien plus , il est évident que par la méthode que je conseille , j'appelle , pour ainsi dire , à la vie de plus nombreuses peuplades d'abeilles que par aucune autre méthode , & par conséquent que ces précieux insectes se multiplient bien plus considérablement quand j'expédie les vieilles qui ne sont plus bonnes à rien dans ce monde ; le calcul met cela hors de doute. Supposez qu'une ruche que vous conduisez suivant la manière ordinaire puisse , en se rajeunissant continuellement , durer dix ans , & posez que cette ruche avec toutes celles qui en proviennent manque tous les deux ans. Vous avez au contraire , par ma méthode , toujours de jeunes ruches d'un an , des ruches fortes qui essaimeront toutes par conséquent chaque année : l'on voit du premier coup d'œil que vous aurez deux fois plus d'essaims que vous ne pouvez en avoir par

par la méthode vulgaire: mais de plus, il faut faire réflexion qu'en la suivant, les paniers qui ont plus de quatre ans n'essaient plus ou très peu, au lieu qu'en suivant ma méthode presque tous donnent des essaims toutes les années, souvent plus d'un, & tous plus forts & de meilleure heure, & qu'outre cela vous pouvez disposer encore d'un bon nombre de vos vieux paniers; cela fait en dix ans un nombre étonnant. Ainsi vos petites républiques, en se défaisant de leurs membres vieux & presque inutiles, deviendront plus florissantes & augmenteront prodigieusement leur population.

Je ne puis donc exprimer l'étonnement où j'ai été à la lecture d'un écrit d'ailleurs très estimable, dans lequel on va jusqu'à exhorter le gouvernement même de faire défense de tuer à l'avenir aucune abeille, & à lui représenter la chose comme une affaire de conscience. Ne seroit-ce pas de même (pour me servir encore de la même comparaison) que si l'on faisoit défense de ne jamais plus remplacer de vieilles poules, de vieux arbres par des jeunes, quoique les unes & les autres ne fussent plus d'aucune utilité ?

L'auteur de l'écrit, dont je viens de parler, dit qu'en France l'on regarde cela comme un mal, non pas à cause de la méthode de faire périr les abeilles, mais parce que les employés des fermes prennent toujours les meilleures ruches qui auroient donné le plus de profit.

Comme donc personne ne doit se faire scrupule de faire mourir des abeilles pour en tirer plus d'avantage, je conclus, sans balancer, que cette méthode est non seulement la plus simple, mais aussi la plus profitable, & celle par conséquent qui mérite le plus d'être recommandée aux gens de la campagne : or comme leur bonheur est le but que se propose la louable société & celui que j'ai eu dans toutes mes expériences, je crois qu'il est de mon devoir de lui en rendre compte, & je m'en acquite avec plaisir.



CONTINUATION

DES EXPÉRIENCES

SUR LES DIFFÉRENTES MANIÈRES

D'ÉLEVER LES ABEILLES.